

la grêle, les cendres agitées jonchent la terre tout autour d'eux. A chaque coup des ruisseaux bouillants coulent. Tant que la troupe harassée crie d'une voix rauque et forte ! Ho' à !"

Ces Vulcains sont en train de forger l'ancre d'un vaisseau : "Frappez, forgerons, en cadence ! Que vos pieds et vos mains battent la mesure, et chantez : "L'ancre est la reine de l'enclume, et nous sommes les rois du travail !"

Le cœur du poète suit déjà le vaisseau naviguant parmi les tempêtes. Mâts sur le pont, bastingages abattus, gouvernail emporté ! Mais, courage ! braves matelots, l'ancre vous reste ! Elle ne cédera pas d'un pouce, elle s'agite et semble dire : "Ne craignez rien, je suis ici !"

Le poète n'oublie pas non plus le moment du départ ; il donne un soupir au soir où on lève l'ancre lentement pour aller loin, bien loin de l'amour et de la patrie. Il pleure avec celles qui pleurent rangées à la file sur un tillac,—cœurs tendres, cœurs aimants,—en regardant la mer.

Comment passerait-il aussi sous silence les braves qui, s'éloignant du rivage, vont mêler leur sang aux flots par amour de la terre natale, et au lieu d'une tombe paisible au cimetière de la paroisse ne trouveront qu'un lit sans repos au milieu des vagues bondissantes ? Leurs ossements blanchis parmi lesquels souvent descend leur vieille amie la rend vénérable comme eux. Et le poète termine par cette effusion généreuse : "Oh ! quoique notre ancre ne soit pas tout ce que j'ai chanté avec le plus d'amour ; honorons-la en souvenir des sacrés débris qu'elle visite !"

L'absence de tout sentiment expressément irlandais dans cette ode admirable, a contribué à son succès

en Angleterre. L'auteur ne pensait pourtant pas à l'Angleterre en l'écrivant, comme M. Duffy a cru devoir le faire observer : "Bien au contraire dit-il, car M. Ferguson est Irlandais, et il n'a eu que son pays en vue."

Quoi qu'il en soit, désormais *la Cloche* de Schiller et *l'Idole* d'Auguste Barbier (Allons, chauffeurs ! allons, du charbon ! de la houille !) ne sont plus sans rivale. *L'Ancre* de M. Ferguson réunit la douce philosophie allemande à la *furia francese*. Deux ou trois notes plus accusées, et telles qu'il serait si facile d'en ajouter à propos d'un pareil symbole, donneraient au poème l'accent tout à fait national qui lui manque.

Par contre, dans la troisième partie du recueil, sujets, types, rythme, exécution, tout est irlandais, à l'exception de la langue ; encore est-il juste de dire qu'on aperçoit clairement les formes gaéliques à travers le tissu léger qui revêt les inspirations indigènes.

Bien traduire en vers des vers d'une autre langue, n'est chose ni facile ni commune. Tel peut se vêtir de la peau du lion, qui n'en saurait prendre la voix ; les lions seuls répondent aux lions. Ainsi des grands poètes. Pour traduire Ossian, il fallait un autre homme que Baour-Lormian ; pour traduire Milton, un autre interprète que Racine fils ; il n'était pas de force à lutter avec le vieux géant saxon. Chateaubriand seul a pu le regarder en face ; ils étaient de même taille. Les difficultés augmentent encore quand un poète d'art entreprend de traduire un poète populaire ; il lui faut quitter les habitudes savantes pour des usages rustiques, j'allais dire le cothurne pour les sabots, et ne les porte pas qui veut avec aisance. N'agrafe pas qui veut sans gau-